

## Madame Ajinomoto et les rendez-vous manqués

Aimée Lévesque

Numéro 149, avril 2016

Cataclysmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81218ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, A. (2016). Madame Ajinomoto et les rendez-vous manqués. *Moebius*, (149), 98-104.



Le dôme de Genbaku, Hiroshima 1945, Graphite Publication

## AIMÉE LÉVESQUE

### *Madame Ajinomoto et les rendez-vous manqués*

J'ai une histoire de rendez-vous manqués avec les catastrophes.

L'année du SRAS, en 2002-2003, mes amis québécois m'envoyaient des courriels pour savoir si j'étais saine et sauve dans ma banlieue d'Ôsaka. J'avais passé l'après-Nouvel An en Chine quelques semaines après être allée jouer avec des enfants d'un bidonville de Bangkok, sans vaccin parce que les Japonais qui m'accompagnaient n'en avaient pas besoin. En même temps que je recevais ces courriels, mes amis du Japon me demandaient si tout allait bien pour ma famille et mes amis au Canada. Je n'avais aucune idée de quoi ils parlaient tous tellement j'étais isolée dans mon interlangue limitée (dont les expressions «épidémie» et «syndrome respiratoire aigu sévère» ne faisaient pas partie) et technologiquement coupée de ce qui se passait au Québec. Mes parents m'envoyaient bien des magazines par la poste, mais ceux-ci m'informaient – qui plus est, en retard – davantage sur la nouvelle émission *Star Académie* que sur les enjeux de santé publique.

Chaque fois qu'un tremblement de terre secouait une partie ou l'autre du Japon, je recevais un courriel de quelqu'un, au Québec, qui n'avait pas bien regardé la carte du pays ou qui ne savait plus trop où j'habitais. Ôsaka n'est pas une ville réputée pour ses séismes; elle l'est plutôt pour ses températures caniculaires l'été. Bien sûr, il y avait eu dans la région le tremblement de terre de Kôbe en 1995, dont j'ai visité le musée. Mon expérience des tremblements de terre s'arrêtait à peu près là, soit à des discussions avec mes hôtes qui avaient vécu ce séisme, des photos de monorail décroché en plein parcours et des statistiques sur le nombre

de morts (6 400 et quelque). C'est à peine plus que ce que je savais sur le tremblement de terre qui avait fait tomber les cannes de conserve à l'épicerie Métro Sirois à Rimouski, en 1988 : j'étais née, mais je n'avais pas encore beaucoup de souvenirs – je ne l'ai su que de la bouche de ma mère, plusieurs années plus tard.

C'est une de mes mères d'accueil japonaises, madame Ajinomoto, sexagénaire à la chevelure d'un pourpre pimpant et au visage aux couleurs de printemps, qui m'a expliqué, dans des mots à ma mesure, ce qu'était le SRAS. Ce soir-là, réchauffées par la fondue japonaise aux fruits de mer, nous languissions autour de la table de la cuisine, ventres distendus et sourires béats. J'avais envie de plonger au cœur des choses, d'enfin me confier et de soutenir une discussion profonde, vraie; je lui ai donc exprimé à quel point je me sentais chanceuse d'avoir survécu à tant de problèmes, dont l'originel, qui a mis en forme toute ma vie : l'opération au cœur que j'ai subie lorsque j'avais huit mois. Entendant cette histoire pour la première fois, madame Ajinomoto a écarquillé les yeux, et j'ai cru voir passer sur son visage la pensée que si la cardiologie moderne n'avait pas pu me sauver, elle ne serait pas en train de me parler en ce moment, elle ne me connaîtrait pas *parce que je n'existerais pas*. Sa vie en serait changée, mais elle ne le saurait pas, d'où le malaise que je lui prêtai. Pesant ses mots, sans doute en partie parce qu'elle voulait que je les comprenne bien, elle m'a répondu :

— Ça n'a rien à voir avec la chance, Emi. Tu n'es pas simplement *chanceuse*; tu es *bénie* par la *vie*.

Bien sûr, il s'agit là de ma traduction judéo-chrétienne de ses mots, dont je ne me souviens malheureusement pas tout à fait.

Après avoir prononcé ces mots, vlan! elle *a posé sa main sur la mienne*. Ce simple geste, plus que les paroles au potentiel ésotérique douteux, a produit une décharge dans tout mon corps. Ça faisait sept mois que personne ne m'avait touchée. En effet, les Japonais, par leurs révérences et hochements de tête en guise de salutations, faisaient preuve de délicatesse, mais l'habituée des bises et des poignées de main que j'étais commençait à ressentir le manque – de douceur des joues, de chaleur des mains.

Le souvenir de cette vibration bienfaisante a rapidement pris le bord à mon retour au Québec. Les bises et les colleux à n'en plus finir avec lesquels j'ai été accueillie m'ont peu à peu désensibilisée au toucher humain, de sorte que je doutais désormais de mon ressenti passé : la seule main de madame Ajinomoto avait-elle vraiment provoqué un tel courant dans mon corps ? Cela me semblait peu probable. J'avais sans doute exagéré, me disais-je alors que les étreintes de mes amis ne faisaient plus rien que m'apporter un peu de chaleur. Les petites inquiétudes quotidiennes ayant repris le dessus dans ma tête, je n'avais plus d'espace pour croire seulement que j'avais été bénie par la vie. De retour chez moi, dans un contexte connu et blasant, l'esprit plein de pensées que je jugeais importantes, je me sentais dorénavant assez forte pour me protéger moi-même des aléas de la vie. J'avais survécu à tant d'événements dans mon enfance ; cela voulait certainement dire que j'avais le contrôle sur ma vie, et c'était très bien ainsi.

C'est donc toute sûre de moi que je suis retournée au Japon à l'automne 2010. Je croyais y rester assez longtemps pour en revenir avec un diplôme ; mais en fin de compte, le défi et la pression étaient trop grands, et je me suis rendu compte que je ne voulais pas être là mais à Montréal, en train d'enseigner le français, de sorte que j'ai signé mon décrochage scolaire en décembre de la même année. Comme rentrer pour Noël n'était pas envisageable parce que trop cher, j'ai rendu visite à mes anciennes familles d'accueil pendant les Fêtes avant de prendre l'un des premiers avions de 2011. Cette fois-ci, j'ai compris absolument tout ce que madame Ajinomoto disait. Je flottais dans un amusement clairvoyant : je quittais le Japon parce que je n'arrivais pas à y poursuivre mes études, mais j'avais bel et bien progressé dans la langue, malgré tout. Se pouvait-il qu'une expérience vécue comme un échec soit aussi, au même moment, une réussite, et vice-versa ? Mes parents d'accueil auraient pouffé devant ma naïveté si j'avais exprimé ma bien mince épiphanie.

Deux mois après mon retour, alors que je peinais à m'adapter à ma nouvelle vie de travailleuse, un tsunami historique a frappé le Japon, causant la catastrophe nucléaire

que tout le monde sait. La nouvelle m'a d'abord paralysée au bord de la fenêtre du onzième étage où mon copain et moi habitons temporairement : de chaque aller-retour de mes pupilles entre les bâtiments, le parc La Fontaine, les arbres, les gens, et même les voitures montait un chant de gratitude pour leur existence. Ma tour tenait encore debout, alors que j'aurais dû, si j'avais poursuivi mes études comme prévu, me trouver au Japon à ce moment. Bien entendu, je n'habitais pas dans la région où la catastrophe s'était produite ; mais c'était arrivé pendant les vacances scolaires, alors qui sait si je ne serais pas allée à Sendai pour rendre visite à un ami ?

J'ai eu peur pendant quelques semaines devant ma ville intacte. De l'autobus sur la Rive-Sud, je ne voyais plus la Biosphère, mais la structure en métal d'un immeuble effondré, un dôme de Genbaku d'Hiroshima. Heureusement, le temps fait bien les choses – et, surtout, il m'a apporté au compte-gouttes des nouvelles de mes amis et connaissances au Japon, tous en vie... et parmi eux les Ajinomoto. À cette seule pensée, j'ai senti la main chaude de ma mère d'accueil sur la mienne. Elle était revenue... La sensation, d'abord ténue en raison des dix-huit ans et des dix mille kilomètres qui séparaient cette réminiscence du toucher d'origine, s'est progressivement amplifiée. Un halo de chaleur grimpait le long de mes bras, de ma poitrine, de mon front ; j'entendais madame Ajinomoto me murmurer que je n'avais rien à craindre, qu'elle me bénissait encore et encore.

À partir de là, les événements (ou les catastrophes, c'est selon) se sont accélérés. À l'été 2015, je revenais de Sarajevo, et alors que je racontais à tout le monde à quel point cette ville était magnifique, accueillante et sécuritaire, et à quel point j'avais envie de retourner en Bosnie pour y passer plus de temps, les nouvelles de Srebrenica n'étaient pas bonnes. La Russie avait opposé son veto à la reconnaissance par l'ONU du caractère génocidaire du massacre de 1995 à Srebrenica, ce qui avait fait l'affaire du premier ministre serbe, mais évidemment pas de certains Bosniaques, qui ont profité de la venue de celui-ci à la commémoration du vingtième anniversaire du massacre pour lui lancer des roches. Pour faire un très mauvais jeu de mots, ça n'a lancé que des roches sur le feu.

Et ma guide touristique sarajévienne, elle-même musulmane, qui avait dit que les relations entre les Bosniaques, musulmans, et les Serbes de Bosnie, orthodoxes, demeuraient *formelles*, sans plus... Et moi qui avais chaudement recommandé à la Japonaise retraitée Aiko, dynamique et parfaitement bilingue, d'aller visiter Sarajevo, lui répétant qu'il ne fallait pas manquer l'occasion d'y monter à partir de la Croatie...

Je me suis croisé les doigts pour que les tensions s'apaisent et que rien n'éclate, mais je ne pouvais pas faire grand-chose de plus – j'étais trop loin. Après tout, je n'étais pas la madame Ajinomoto d'Aiko – nous n'avions pas eu *ce genre de contact*, seulement une conversation à demi obligée entre vacancières partageant la même chambre. J'aurais tout de même apprécié, sachant que j'avais peut-être précipité une femme innocente dans un borbier, pouvoir relayer le toucher de madame Ajinomoto à d'autres personnes qui m'étaient chères.

Puis, le 13 novembre 2015, mon copain, en résidence d'écriture à Paris, rentrait en métro d'une balade dans le onzième arrondissement, sans se douter qu'au-dessus de sa tête avaient lieu des massacres de gens qui, comme lui, célébraient la jeunesse dans cette ville de tous les âges et de toutes les fêtes. J'avais prévu depuis longtemps le rejoindre le 18, ce que j'ai fait, toujours décalée, profitant de ce court voyage pour serrer dans mes bras mon écrivain chéri, bien sûr, mais aussi mes amies françaises, dont l'une avait dû fuir un café du onzième arrondissement alors que les tirs éclataient toujours, tandis que l'autre avait perdu une amie au Bataclan et n'osait plus sortir depuis.

Dans Paris à la peur palpable et aux larmes retenues, je me suis sentie non seulement impuissante, mais aussi mal à l'aise d'être si privilégiée. Pourquoi avais-je été bénie par une sexagénaire japonaise, et pas les autres que j'aimais? Au fait, madame Ajinomoto m'avait-elle réellement bénie, ou était-ce l'idée que je m'étais faite de son geste, à travers mes nerfs mis à vif par le toucher, qui m'avait donné un sentiment d'invincibilité? Ce sentiment a pu orienter mon regard et me faire voir ces catastrophes manquées que d'autres auraient pu ne pas relever, justement parce que *pas vécues*. Sauf que le tsunami de 2011 et les attentats de

Paris en 2015 avaient bel et bien marqué le monde entier, personne ne pouvait nier leur importance dans l'histoire récente. Et cela faisait déjà trois pays où s'était produit un événement grave dont je m'étais sauvée de peu, ce qui n'était pas négligeable.

Et si les catastrophes étaient pour mon corps comme des insultes d'enfant, qu'elles ne collaient pas, point ? Il n'y avait donc aucun danger dans le fait d'aller et venir à ma guise dans le monde. Était-ce madame Ajinomoto qui avait déclenché cela par sa foudre sur ma main ? Non : j'avais déjà échappé à la mort plus d'une fois avant de rencontrer ma mère d'accueil. Celle-ci, constatant à quel point la vie avait été toujours clémente envers moi, semblait plutôt avoir réactivé de la chaleur de sa main une mystérieuse protection en dormance dans mon corps depuis mon opération au cœur à huit mois.

Cette protection, je l'ai appelée mon bouclier anti-événements. Il m'entoure toujours telle une bulle, moi la malformée cardiaque « sauvée » par la médecine ; et chaque fois qu'une catastrophe frappe un endroit après mon passage, je ne peux m'empêcher de penser que j'y suis pour quelque chose, bien qu'involontairement ; serait-il possible que le cataclysme ne rebondisse sur mon bouclier que pour s'abattre ensuite sur les lieux que je quitte ?

Il vaut mieux, ainsi, que je ne retourne plus au Japon, pour protéger madame Ajinomoto. En effet, c'est à dix mille kilomètres de chez elle que mon bouclier anti-événements pourrait lui permettre de vivre encore longtemps. Je lui dois bien cela.